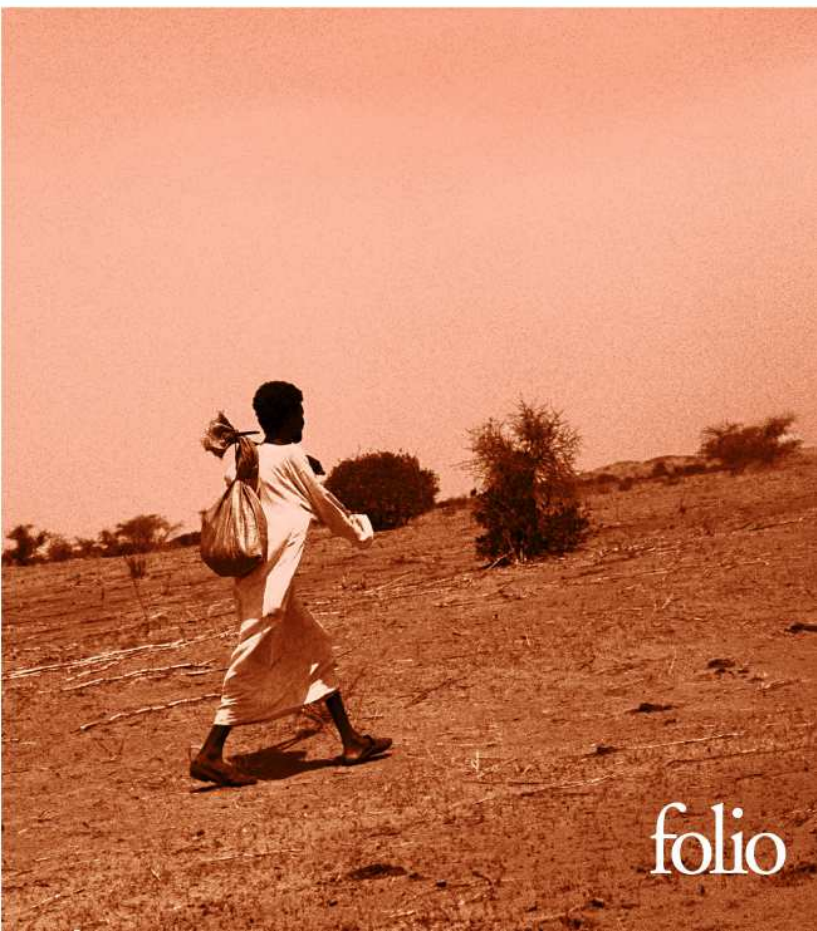


# Dave Eggers

## Le grand Quoi



folio



Dave Eggers

# Le grand Quoi

Autobiographie  
de Valentino Achak Deng

*Traduit de l'américain  
par Samuel Todd*

Gallimard

*Titre original :*

WHAT IS THE WHAT

© *Dave Eggers, 2006.*

© *Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.*

Romancier et nouvelliste, Dave Eggers est né en 1970. Après des études à l'université de l'Illinois, il fonde en 1998, à San Francisco, la McSweeney's, une maison d'édition indépendante qui publie, outre des livres, une revue du même nom. Aujourd'hui considéré comme l'un des protagonistes les plus importants du renouveau de la littérature américaine, il est l'auteur de romans et de recueils de nouvelles parmi lesquels *Suive qui peut* (2003) et *Pourquoi nous avons faim* (2007). *Le grand Quoi* a été récompensé par le prix Médicis étranger 2009, à l'unanimité.









## PRÉFACE

Ce livre est le récit romancé de ma vie : depuis le moment où j'ai été séparé de ma famille à Marial Bai, jusqu'aux treize années passées dans des camps de réfugiés en Éthiopie et au Kenya, et à ma rencontre avec les foisonnantes cultures occidentales, à Atlanta et ailleurs.

En le lisant, vous en saurez davantage sur les deux millions et demi de personnes qui ont péri pendant la guerre civile soudanaise. Je n'étais qu'un gamin quand le conflit a éclaté. Individu sans défense, j'ai survécu en parcourant à pied des territoires désolés, subissant les bombardements de l'aviation soudanaise, évitant les mines, traqué par des bêtes sauvages et des tueurs. Je me suis nourri de fruits, de racines, de feuilles inconnus, j'ai goûté aux carcasses d'animaux et je suis resté parfois plusieurs jours sans manger. J'ai vécu des épreuves inimaginables. Je me suis haï et j'ai essayé de mettre fin à mes jours. Beaucoup de mes amis et des milliers de mes compatriotes n'ont pas survécu.

Ce livre est né de mon désir et de celui de l'auteur de transmettre aux lecteurs, pour les aider à comprendre, les atrocités commises par les autorités

soudanaises avant et pendant la guerre civile. Dans ce but, au cours de ces dernières années, j'ai raconté mon histoire à l'auteur. S'appuyant sur mon récit oral et utilisant comme trame les principaux épisodes de mon existence, il en a tiré ce roman. On peut le qualifier ainsi car de nombreux passages relèvent de la fiction. Ce livre ne prétend pas raconter l'histoire de la guerre civile au Soudan, ni celle du peuple soudanais ou de mes frères d'infortune, plus connus sous le surnom d'Enfants perdus : juste l'histoire d'un homme, narrée de façon subjective. Et même si elle est romancée, je précise que le monde que j'ai connu est très proche de celui que dépeignent ces pages. Nous vivons une époque où les situations effrayantes relatées ici pourraient se reproduire ; de fait, la plupart se sont reproduites.

Même aux heures les plus sombres, je pensais qu'un jour viendrait où je partagerais mes expériences avec vous, lecteurs, pour éviter que ces atrocités ne se répètent. Ce livre est une forme de combat ; une façon de rester vigilant et de poursuivre la lutte. Lutter pour renforcer ma foi, mon espoir et ma croyance en l'humanité. Merci de lire ce livre. Et que Dieu vous garde.

*Valentino Achak Deng,  
Atlanta, 2006*

# LIVRE I



## I

Je n'ai aucune raison de ne pas répondre quand on frappe à la porte, alors je réponds. Je n'ai pas de judas pour scruter les visiteurs, alors j'ouvre et je tombe sur une grande Afro-Américaine, robuste et un peu plus âgée que moi. Elle porte un haut de survêtement en nylon rouge et parle fort : « Vous avez le téléphone, monsieur ? »

J'ai l'impression de la connaître. Je suis presque certain de l'avoir vue sur le parking il y a une heure en revenant de l'épicerie. Elle était près de l'escalier et je lui ai souri. Je lui dis qu'effectivement j'ai le téléphone.

« Ma voiture est tombée en panne dans la rue. » Derrière elle, il fait presque nuit. J'ai passé une bonne partie de l'après-midi à réviser. « Est-ce que je peux utiliser votre téléphone pour appeler la police ? » demande-t-elle.

Je ne comprends pas pourquoi elle veut appeler la police pour une panne, mais j'accepte. Elle entre et je tente de refermer la porte, mais elle la maintient ouverte. « J'en ai pour une seconde », dit-elle. Ça n'a pas de sens de laisser ouvert, mais je laisse faire puisque c'est ce qu'elle souhaite. Elle est chez elle, moi pas encore.

« Où est le téléphone ? » demande-t-elle.

Je lui dis que mon portable est dans ma chambre. Avant que j'aie terminé, elle se précipite dans le couloir, carcasse frémissante de nylon. La porte de ma chambre se referme et la serrure cliquette. Elle s'est enfermée. Je m'apprête à la suivre lorsqu'une voix résonne derrière moi.

« Reste là, Africa. »

Je me retourne et j'aperçois un homme, un Afro-Américain, vêtu d'un blouson bleu acier et d'un jean. On ne distingue pas son visage sous la casquette, mais sa main est posée sur quelque chose à hauteur de ceinture, comme s'il allait remonter son pantalon.

« Vous êtes avec cette femme ? » je lui demande. Je ne comprends toujours rien et ça commence à m'énerver.

« Assieds-toi, Africa », dit-il en indiquant de la tête mon canapé.

Je ne bouge pas. « Qu'est-ce qu'elle fait dans ma chambre ?

— Pose ton cul », dit-il, cette fois l'air mauvais.

Je m'assieds et il me montre la crosse du pistolet qui a toujours été là. J'aurais dû le savoir. Mais je ne sais rien ; je ne sais jamais ce que je suis supposé savoir. Désormais, je sais qu'on est en train de me braquer et que je voudrais être ailleurs.

Chose étrange, à cet instant précis je voudrais être de retour à Kakuma. À Kakuma, il ne pleuvait jamais, le vent soufflait neuf mois sur douze, et quatre-vingt mille réfugiés de guerre venus du Soudan et d'ailleurs survivaient avec un repas par jour. Tandis que cette femme est dans ma chambre et que cet homme me menace avec son pistolet, je voudrais être à Kakuma, où je vivais avec un unique pantalon, dans une cabane en sacs de sable et plastique. Je suis persuadé qu'il n'y avait pas un tel monstre dans le camp de réfugiés de Kakuma, et je veux y retourner. Ou même à Pinyudo, le camp éthiopien où j'ai vécu

avant Kakuma ; là-bas il n'y avait rien, juste un ou deux repas par jour, mais on y trouvait de petits avantages. Je n'étais alors qu'un enfant, capable d'oublier ma condition de réfugié mal nourri, à deux mille kilomètres de chez moi. En tout cas, si c'est une punition pour avoir eu la prétention de quitter l'Afrique et de débarquer en Amérique pour y être diplômé et solvable, me voilà bien puni et je m'excuse. Je vais rentrer la tête basse. Pourquoi ai-je souri à cette femme ? Je souris de façon instinctive, c'est une manie dont il faut que je me débarrasse : ça appelle le châtiment. J'ai été humilié si souvent depuis mon arrivée que je commence à croire qu'on essaie de m'adresser un message. Un message qui serait : « Va-t'en. »

Aussitôt adoptée, cette position de regret et de retraite se transforme en révolte. Fort de cette nouvelle attitude, je me lève et je m'adresse à l'homme au blouson bleu acier. « Je veux que vous partiez d'ici », dis-je.

Acier enrage illico. J'ai inversé la donne. Ma parole se dresse comme un obstacle à leurs velléités de shopping.

« C'est à moi que tu donnes des ordres, enculé ? »

Je fixe ses petits yeux.

« Dis-moi, connard d'Africa, tu me dis ce que je dois faire ? »

La femme nous entend et crie de la chambre : « Qu'est-ce que tu attends pour t'occuper de lui ? » Son partenaire l'exaspère, et moi je l'exaspère lui.

Acier incline la tête et fronce les sourcils. Il fait un pas dans ma direction et un nouveau geste vers le pistolet à sa ceinture. Il semble prêt à s'en servir, mais soudain relâche les épaules et baisse la tête. Il fixe ses chaussures et inspire lentement, rassemblant ses esprits. Lorsqu'il lève les yeux, il s'est ressaisi.

« Tu viens d'Afrique, pas vrai ? »

J'acquiesce.

« Très bien. Alors, on est frères. »

Je ne suis pas franchement d'accord.

« Et parce qu'on est frères et tout ça, je vais te donner une leçon. Tu ne sais donc pas que tu ne dois pas ouvrir aux inconnus ? »

La question me fait grimacer. Un simple braquage aurait été, en un sens, acceptable. J'ai assisté à des vols, j'ai été cambriolé à plus petite échelle. Jusqu'à mon arrivée aux États-Unis, mon bien le plus précieux était le matelas sur lequel je dormais, et donc les vols étaient moins rentables : un appareil photo jetable, une paire de sandales, une rame de papier blanc. Tout cela avait une valeur, certes, mais je possède désormais une télévision, un magnétoscope, un micro-ondes, un réveille-matin et bien d'autres choses, toutes fournies par l'Église méthodiste unifiée du pêcher d'Atlanta. Certaines sont d'occasion, mais la plupart sont neuves. Toutes des dons anonymes. Les regarder, les utiliser au quotidien, provoque en moi un frisson — une gratitude physique, étrange mais réelle. Et je devine que, d'ici quelques minutes, tous ces cadeaux auront disparu. Debout face à Acier, j'essaie de me rappeler la dernière fois où je me suis senti trahi comme ça, confronté au Mal, gratuitement.

Une main toujours sur la crosse, il appuie l'autre sur ma poitrine. « Pourquoi tu poses pas ton cul pour nous regarder faire ? »

Je recule de deux pas et m'assieds sur le canapé, qui est aussi un don de l'Église. Une femme blanche au visage en forme de pomme, vêtue d'un T-shirt délavé, l'a déposé le jour où j'ai emménagé avec Achor. Elle s'était excusée parce que le canapé ne nous avait pas précédés. Les gens de l'Église s'excusent souvent.

Je relève les yeux pour fixer Acier et je sais à



présent qui il me rappelle. La femme soldat, une Éthiopienne, qui a abattu deux de mes compagnons et failli me tuer. Elle avait le même éclair sauvage dans les yeux ; elle s'était d'abord présentée comme notre ange gardien. On fuyait l'Éthiopie, pourchassés par des centaines de soldats de l'armée régulière qui nous tiraient dessus, rougissant le fleuve Gilo de notre sang. Elle est sortie des hautes herbes. « Venez à moi, les enfants ! Je suis votre mère ! Venez ! » On ne voyait qu'un visage, des mains tendues, et j'ai hésité. Deux des garçons avec qui je courais et que j'avais rencontrés sur la rive du fleuve sanglant se sont dirigés vers elle. Et lorsque leurs silhouettes se sont dessinées assez nettement, elle a relevé un fusil automatique et leur a tiré dans la poitrine et le ventre. Ils se sont écroulés devant moi. Je me suis retourné et j'ai couru. « Reviens ! continuait-elle. Viens voir ta mère ! »

Ce jour-là, j'ai cavale dans l'herbe jusqu'à ce que je tombe sur Achor, et avec Achor on a découvert le Bébé calme, et on l'a sauvé. On s'est alors pris pour des médecins. C'était il y a si longtemps. J'avais dix ans, peut-être onze. Impossible à dire. Ce type devant moi, Acier, ne saura jamais rien de mon histoire. De toute façon, ça ne l'intéresserait pas. Quand je pense au jour où l'on nous a reconduits d'Éthiopie vers le Soudan, et aux milliers de cadavres qui baignaient dans le fleuve, ça me donne des forces face à cet intrus dans mon appartement, et je me relève.

Il me fixe à présent comme un parent sur le point de faire quelque chose qu'il regrettera, mais qui n'a pas le choix. Nous sommes si proches que je repère sur lui une odeur chimique, une odeur de détergent.

« Tu es... Tu es... ? » Sa mâchoire se crispe et il s'interrompt. Il saisit le pistolet à sa ceinture et me l'expédie du revers de la main. Une tache floue et

noire, mes dents qui s'entrechoquent, et le plafond qui se précipite sur moi.

Dans ma vie, j'ai été frappé de bien des façons, mais jamais avec le canon d'une arme. J'ai la chance d'avoir vu plus de souffrances que je n'en ai enduré moi-même. J'ai quand même été affamé, tabassé à coups de bâton, branche, balai, pierre et autres lances. J'ai parcouru huit kilomètres dans une remorque chargée de cadavres. J'ai vu trop de gamins agoniser dans le désert : certains s'asseyaient comme pour dormir, d'autres mouraient après des jours de délire. J'ai vu trois gosses emportés par des lions, croqués au petit bonheur. Je les ai vus se faire faucher et embarquer entre les mâchoires de l'animal pour être dévorés dans les hautes herbes. J'étais assez près pour entendre les sons moites et craquants de la chair qu'on lacère. Dans un camion renversé, j'ai vu mourir un vrai ami, ses yeux fixés sur moi, sa vie s'écoulant d'un trou invisible. Étalaé sur le canapé, la main trempée de sang, je constate que l'Afrique tout entière me manque. Le Soudan me manque, le désert gris et hurlant du nord-ouest du Kenya me manque, le néant ocre de l'Éthiopie me manque.

Maintenant, je ne vois plus que la taille et les mains de mon assaillant. Il a rangé son pistolet et m'agrippe par le col de ma chemise. Il me balance du canapé sur le tapis. Mon crâne heurte le bout de la table avant le sol, deux verres et un radio-réveil tombent avec moi. Une fois par terre, la joue dans une mare de sang, je peux souffler un peu et, selon toute vraisemblance, il en a fini avec moi. Je suis déjà si fatigué. Je sens qu'en fermant les yeux je pourrais me libérer de tout ça.

« Tu la boucles », dit-il.

Ces mots ne paraissent pas convaincants, et cela me console. Je réalise que ce type n'est pas en colère. Il n'a pas l'intention de me tuer ; il est peut-être

manipulé par cette femme qui ouvre les tiroirs et les placards. Elle semble maîtriser la situation. Elle se concentre sur ma chambre et son contenu, le boulot de son acolyte étant de me neutraliser. La tâche paraît simple, et lui peu enclin à m'infliger davantage de souffrances. Donc, je me repose. Je ferme les yeux et je me repose.

J'en ai marre de ce pays. Je lui suis reconnaissant, certes. J'en ai adoré bien des aspects depuis que je suis arrivé, il y a trois ans, mais je suis fatigué des promesses. Comme quatre mille d'entre nous, je suis venu ici, avec le rêve et l'espoir d'y trouver le calme. Paix, instruction et sécurité. Nous espérions une terre sans guerre et, je suppose, une terre sans misère. Nous étions insouciantes et impatientes. Nous voulions tout, tout de suite — maisons, familles, études, argent pour l'expédier au pays, diplômes et, enfin, influence. Mais la lenteur de l'adaptation a semé le chaos : au bout de cinq ans, je n'ai toujours pas le niveau requis pour prétendre à un cursus universitaire. Nous avons attendu dix ans à Kakuma et nous ne voulions pas recommencer ici. Nous voulions passer à l'étape suivante, et vite. Mais pour la plupart, ça n'est pas arrivé et, dans l'intervalle, nous avons trouvé des moyens de tuer le temps. J'ai eu trop de petits boulots. En ce moment, je suis réceptionniste dans un club de remise en forme ; je fais l'ouverture. J'accueille les membres et j'explique aux adhérents éventuels les avantages du club. Pas vraiment glamour, mais ça représente une stabilité que beaucoup ne connaîtront jamais. Nombreux sont ceux qui ont sombré, nombreux sont ceux qui pensent avoir sombré. Ce fardeau sur nos épaules, les promesses que nous ne pouvons tenir — tout cela a fait de nous des monstres. Et la personne qui pourrait m'aider à dépasser la déception et la futilité de

tout ceci, une Soudanaise exemplaire, Tabitha Duany Aker, est partie.

À présent, ils sont dans la cuisine. Puis dans la chambre d'Achor. Je commence à évaluer ce qu'ils peuvent me prendre. Avec une certaine satisfaction, je constate que mon ordinateur est dans ma voiture — il sera épargné. Mais pas le nouveau portable d'Achor. Par ma faute. Achor est un leader parmi les jeunes réfugiés ici à Atlanta, et je crains qu'il ne perde tout avec son ordinateur. Les PV de toutes les réunions, les comptes de l'association, les milliers de courriels. Je ne peux pas les laisser voler tout ça. Achor est à mes côtés depuis l'Éthiopie, et je ne lui porte que la poisse.

Là-bas, j'ai regardé un lion droit dans les yeux. J'avais peut-être dix ans. On m'avait envoyé chercher du bois dans la forêt lorsque l'animal est apparu de derrière un arbre. Je suis resté immobile un instant, une éternité, assez longtemps pour graver dans ma mémoire sa tête aux yeux mornes, avant de m'enfuir. Il a rugi, mais ne m'a pas poursuivi ; j'aime croire qu'il a vu en moi un ennemi trop redoutable. Ainsi, j'ai fait face à ce lion et, une bonne douzaine de fois, aux fusils de cavaliers arabes dont les longues tuniques blanches brillaient sous le soleil. Donc, je peux empêcher ce vol minable. Une fois encore, je me mets à genoux.

« Putain, tu vas rester par terre, enculé ! »

Et j'embrasse à nouveau le tapis. Une volée de coups s'abat sur moi. Il me frappe le ventre et les épaules. Le plus douloureux, ce sont mes os qui s'entrechoquent.

« Putain d'enculé de Nigérian ! »

Maintenant, il semble s'amuser, et ça m'inquiète. L'abandon succède souvent au plaisir, et c'est alors que ça se gâte. Sept coups dans les côtes, un sur la hanche, et il se repose. Je reprends ma respiration